



LE GOUVERNEUR PINGREE.

M. Pingree, gouverneur de l'Etat du Michigan, vient de causer une sensation dans le pays en déclarant que le secrétaire Alger était le bouc-émissaire des maladresses du président McKinley.

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- L'Alerte. Les Fontaines Bleues. Sur les Roses. La Grande Découverte du Siècle. Le Bouquet. Franquilles. Feuilles Mortes. Marie la Modeste, feuilleton. Mondanités, Chifon. L'Actualité, etc.

ENVOI

40,000 HOMMES AUX PHILIPPINES.

C'est pour la première fois que nous entendons parler d'une expédition sérieuse aux Philippines, de l'envoi d'une armée de 40,000 hommes.

alors la conquête des Philippines. Ce qui le prouve, c'est que le premier coup de main de la marine des Etats-Unis a été l'attaque de Manille. L'amiral Dewey, à la tête de forces et avec un matériel de combat dont il connaissait, d'avance, la supériorité, est tombé comme la foudre sur Manille qu'il a enlevée d'emblée, presque sans aucune perte de son côté.

M. Root a compris, dès le premier jour de son administration, qu'il fallait changer de système, avouer franchement la vérité et agir hardiment en conséquence.

CONFERENCE

Entre les membres de la Législature de la ville et le comité exécutif du drainage.

Hier a eu lieu à l'Hôtel de Ville, dans les salons du maire, une bien intéressante réunion, à laquelle ont pris part une grande partie des membres de la législature et le comité exécutif des égouts.

Nous avons remarqué parmi les sénateurs les Hon. Denéchaud, Sirjacques, Fitzpatrick, Cagé; parmi les représentants, MM. Adolph, Todd, Lange, McLellan, Fitzpatrick, Chaffé, Gladout, Gilmore, Garvey, Alley, Brewster, Barrett, Littlefield, Meastier et Parker; puis MM. E. H. Farrar, F. J. Dreyfous, Hugh McCloskey, W. H. Byrnes, Louis Pfister, C. A. Hartwell, Major B. M. Harrod et plusieurs autres personnes qui prennent une part très active au mouvement.

M. Brown représentait l'Association dite Municipal Improvement Company. Le Bureau de Santé avait pour représentants les docteurs Kohnke et Théard. La discussion a été longue et pleine d'intérêt. Elle a roulé principalement sur certains amendements à apporter au projet de loi.

Les articles 2, 4, 6, 20 ont été amendés sur la demande de M. Farrar. M. Brown a aussi présenté plusieurs amendements, mais ils ont été référés au comité de la Législature qui se réunit mardi prochain, à Baton Rouge.

Le traité franco-américain.

Washington, 4 août.—Des avis reçus récemment à Washington établissent que le traité de réciprocité franco-américain se trouve dans un état plutôt précaire à cause de l'opposition des éléments agricoles français.

LE Ruisseau Sanglant.

Légende Magyare D'après TOMPA.

Dans la contrée où se dressent les monts de la Telkibanya, la végétation est abondante; lentement elle a eu, puis recouvert les flancs de la montagne, cachant les blessures qu'autrefois les mineurs avaient faites au granit.

La vie régnait alors aux environs et chaque matin la foule s'enfonçait dans la montagne, s'enfonçant sous la terre pour aller arracher les trésors qu'elle recelait dans son sein.

Aujourd'hui le silence plane sur la contrée, le pic du mineur ne frappe plus le roc d'où sordait un petit ruisseau; ses eaux s'échouent en bouillonnant, mais elle n'ont pas la transparence du cristal, elles sont rouges, ou les dirait teintées de sang.

Autrefois, la montagne s'ouvrait hospitalière aux mineurs que l'appât du gain faisait pénétrer dans son sein; pour les engager à s'avancer, elle leur montrait tantôt un filon étincelant, tantôt une veine révélatrice; les blocs de roche se détachaient sous les coups répétés du fer, habilement manié, et livraient leurs trésors.

Le maître de la mine n'était pas le seul à s'en enrichir, car le dernier jour de la semaine venu, le samedi, le mineur travaillait pour lui. Si la chance le favorisait, il pouvait en ce seul jour être largement payé du salaire que lui infligeait cet ensevelissement vivant auquel il se condamnait.

Aussi, quelle ardeur, quelle énergie! Les coups de pic retentissaient plus pressés; la passion du gain anime le bras qui frappe sans trêve. Un cri de joie éclate quand le mineur vient de découvrir un filon; il est heureux; mais ses camarades jettent sur lui un regard plein d'envie.

Si eux aussi ont été heureux, si quelque morceau de précieux métal a récompensé leur labeur, tout est bien; mais si leurs efforts ont été vains, si leurs coups de pic n'ont détaché que du vulgaire minerai, malheur à l'heureux mineur: les sombres profondeurs de la montagne gardent le souvenir de plus d'un drame horrible.

Le maître mineur a perçu dans le lointain les sons de l'Angelus, il se découvre et avant de réentendre un "Notre Père", d'un appel strident, il donne le signal de la retraite. Nul ne répond. Il s'éloigne lentement, plaignant peut-être ces pauvres gens qui prolongent volontairement la journée de travail pour augmenter leur gain.

que la mine s'effondre! Sauvez-vous, sauvez-vous! Des éclats de rire répondent seuls à ses cris d'angoisse. Encore une fois il appelle.

Un sourd grondement étouffe sa voix, un bruit infernal ébranle l'air et la montagne s'affaisse écrasant dans son sein trois cents mineurs. La foule accourt, parents, amis, affolés, désespérés, contemplant avec effroi, avec horreur, cet imputoyable granit qui retient prisonniers tous ceux qu'ils aiment.

Anecdote sur Rosa Bonheur.

Mme van Amstel publie dans la Semaine littéraire de Genève un intéressant article sur "Rosa Bonheur intime". Entre autres traits caractéristiques, Mme van Amstel raconte cette anecdote: Rosa Bonheur, en dépit du costume peu gracieux qu'elle avait adopté, adorait la beauté et l'élégance chez les femmes physiquement mieux dotées qu'elle-même.

Le maître de la mine n'était pas le seul à s'en enrichir, car le dernier jour de la semaine venu, le samedi, le mineur travaillait pour lui. Si la chance le favorisait, il pouvait en ce seul jour être largement payé du salaire que lui infligeait cet ensevelissement vivant auquel il se condamnait.

Si eux aussi ont été heureux, si quelque morceau de précieux métal a récompensé leur labeur, tout est bien; mais si leurs efforts ont été vains, si leurs coups de pic n'ont détaché que du vulgaire minerai, malheur à l'heureux mineur: les sombres profondeurs de la montagne gardent le souvenir de plus d'un drame horrible.

Un Héros de Loti.

Yann, le héros du Pêcheur d'Islande, de Loti, vient de mourir à Paimpol. Yann, dont le vrai nom était Guillaume Flourey, ne pardonna jamais à l'écrivain la conclusion de son livre qui le faisait mourir noyé.

Yann, le héros du Pêcheur d'Islande, de Loti, vient de mourir à Paimpol. Yann, dont le vrai nom était Guillaume Flourey, ne pardonna jamais à l'écrivain la conclusion de son livre qui le faisait mourir noyé.

Or, Yann vient de mourir noyé à Port-Even, à l'entrée de son port natal. C'était un colosse; il avait quarante ans à peine et laisse seuls au monde, dans la misère, ses deux vieux parents dont les fils sont également mort à la mer.

DEPECHE TELEGRAPHIQUES.

L'opinion de Senor Aspiroz. Manchester, Massachusetts, 4 août.—Senor Aspiroz, ministre du Mexique aux Etats-Unis, qui passe l'été à Manchester, a vu avec un grand intérêt les dépêches de la nuit dernière annonçant le départ du président de la République Argentine, Roca, du ministre des affaires étrangères et de trente sénateurs de Buenos-Ayres pour le Brésil.

Il a ajouté que, dans son opinion, le rapport annonçant un projet d'alliance entre les républiques de l'Amérique du Sud contre les Etats-Unis était dénué de fondement; et à l'appui de cette opinion le ministre a cité le mouvement inauguré par le Brésil avec une souscription de \$250,000 pour l'établissement d'une ligne de vapeurs entre ce pays et les Etats-Unis.

Le Nicaragua et le Honduras ont l'intention de s'allier, a affirmé Senor Aspiroz, mais cette alliance est insignifiante.

Décision des experts généraux des douanes des Etats-Unis.

New York, 4 août.—La commission des experts généraux des douanes des Etats-Unis a rendu aujourd'hui une décision établissant que Walter L. Saxon, de la Nouvelle-Orléans, Louisiana, doit payer les droits de douanes sur divers cargaisons de marchandises diverses envoyées de la Nouvelle-Orléans en juillet 1898 par le vapeur Espana, et qui a été rapportée à ce port après une tentative infructueuse de débarquement desdites marchandises à Santiago de Cuba.

Les experts n'avaient aucun précédent pour les guider. D'un autre côté, la cour de circuit des Etats-Unis a décidé que la conquête et l'occupation de Santiago par les autorités militaires américaines ne faisaient pas de ce territoire une partie des Etats-Unis, et qu'en ce qui concernait les douanes Santiago devrait porter étrangers.

Exécution dans l'Arkansas.

Van Buren, Arkansas, 4 août.—John Mazy, le nègre condamné pour outrage, a été pendu aujourd'hui à Van Buren. Il a protesté de son innocence jusqu'au bout. Sur l'échafaud il a appelé la malédiction sur le peuple de Van Buren pour l'injustice dont il était l'objet.

Arrivée du croiseur américain "New Orleans" à Saint-Domingue.

Washington, 4 août.—Le croiseur New Orleans est arrivé au port de Saint-Domingue, où il a pour mission de protéger les intérêts américains.

Tragédie à l'assile des soldats Milwaukee.

Milwaukee, Wisconsin, 4 août.—David Anderson a mortellement blessé le capitaine Thomas L. Pollock, et infligé une blessure grave à Michael Mullen, aujourd'hui à l'assile des soldats.

Exécution dans l'Alabama.

Birmingham, Alabama, 4 août.—Une dépêche spéciale de Centerville, Alabama, au "News" annonce qu'Alex. Hill, un individu couleur qui avait assassiné Mrs Rufus Hubbard, près d'Edline, a été pendu aujourd'hui dans la cour de la prison.

LE "COLUMBIA"

Providence, Rhode-Island, août.—Dépêche spéciale de Bristol au "Bulletin": M. Iselin annonce cette après-midi que le Columbia ne concourra pas à Newport demain. Le nouveau yacht n'est pas encore prêt et M. Iselin ajoute qu'il n'est pas entré dans les courses auxquelles prendront part le Defender, le Vigilant et le Navajo.

DRAME CONJUGAL.

Cleveland, Ohio, 4 août.—Un charretier du nom de John Schlesburg a tiré quatre fois sur sa femme, cette après-midi à l'hôtel Woodland, et s'est ensuite envolé avec une balle dans le cœur. La femme est morte une heure après à l'hôpital Alexis.

AMUSEMENTS. WEST END.

Toute la population de la Nouvelle-Orléans sait que M. Paollet vient de nous procurer, cette année, au West End, un orchestre symphonique; c'est-à-dire un ensemble où dominent les instruments à cordes. Le nouveauté était hardie, car il est généralement admis que les instruments à vent, admettent ceux de cuivre peuvent seuls réussir en plein air.

PARC ATHLETIQUE.

Ils vont bien, les petits artistes de l'orchestre hongrois, et leur succès grandit chaque soir. Hier, ils ont merveilleusement bien enlevé l'ouverture de "Guillaume Tell" et bien d'autres morceaux dans l'exécution desquels ils excellent. On a surtout applaudi les mélodies hongroises qui ont un cachet particulier et dont le rythme est si original.

Feuilleton

L'Abeille de la N. O. No 62 Commencé le 1er Juin 1899

Mortel Outrage.

—Nécessité par la santé de Marie Rose, sans doute? —C'est cela... après ces émotions, après cet... accident... que vous connaissez et qui a failli l'emporter... ce poison... absorbé par erreur... la pauvre enfant s'est trouvée très affaiblie... Le médecin a conseillé des distractions nombreuses... nous rassurant du reste, et nous disant que Marie Rose... reviendrait guérie... Alors, comme je ne pouvais m'absenter, en ce moment, à cause de nos affaires, c'est... Frédéric... qui est parti avec elle... —Pour l'Italie! —Oui, oui, justement pour l'Italie...

—Nécessité par la santé de Marie Rose, sans doute? —C'est cela... après ces émotions, après cet... accident... que vous connaissez et qui a failli l'emporter... ce poison... absorbé par erreur... la pauvre enfant s'est trouvée très affaiblie... Le médecin a conseillé des distractions nombreuses... nous rassurant du reste, et nous disant que Marie Rose... reviendrait guérie... Alors, comme je ne pouvais m'absenter, en ce moment, à cause de nos affaires, c'est... Frédéric... qui est parti avec elle... —Pour l'Italie! —Oui, oui, justement pour l'Italie...

lence et d'une voix altérée: —Je l'ignore... —Mais vous le saurez dans quelques jours sans doute? —Oui, oui, sûrement, dans quelques jours. —Vous me le direz? —Je vous le dirai. Sur le front du malheureux des gouttes de sueur apparaurent. Marciigny se leva pour mettre fin à ce supplice. Mais en sortant, il murmura: —Frédéric est parti avec sa fille... Les deux frères sont devenus deux ennemis... Marie-Rose est perdue pour moi! Il revenait soucieux, lorsqu'il s'entendit appeler: —Monsieur de Marciigny! C'était l'armurier Grandier, qui était sur le seuil de sa porte, les bras croisés, en train de fumer sa pipe. La boutique de l'armurier était fréquentée, d'un bout de l'année à l'autre par tous les chasseurs d'Alberville. Même lorsque la saison de la chasse était terminée, on s'y réunissait pour s'y raconter les exploits de la saison dernière ou pour s'y promettre d'autres exploits à la saison prochaine. Entre temps on s'y entretenait beaucoup de tout ce qui fait l'intérêt des chasseurs: douilles anglaises et douilles françaises, poudre noire et poudre blanche, fusils de tous les calibres et de tous les modèles, depuis la vieille canardière dont le recul vous

casse l'épaule, jusqu'à l'élegant et solide Hammerless. Les chiens aussi tenaient une grande part de ces conversations, non point qu'ils s'y mélassent directement, mais par le bien et le mal que l'on disait d'eux, leurs promesses ou leurs méfaits. Marciigny, grand chasseur avant de faire son service militaire, aimait du reste tous les sports, tireurs hors ligne et grand amateur d'armes, s'arrêta souvent chez Grandier, lorsqu'il fânait dans les rues d'Alberville. Et là on causait. Interpellé, Marciigny se retourna: —Bonjour, Grandier, dit-il. Et il allait passer, tout à son aise et à sa tristesse. —Oh! oh! est-ce que c'est parce que la classe est congédiée que vous n'allez plus dire bonjour aux camarades? Marciigny revint sur ses pas. Il ne tenait pas à trouver des distractions, mais il venait de réfléchir que la boutique de l'armurier était trop fréquentée par tous les mondes, ouvriers, employés, officiers ou magistrats, commerçants ou rentiers, pour qu'on ne s'y fût pas occupé un peu de l'affaire Ragon. Des vases, des suppositions avaient dû être échangées; qui sait si, même d'une impossibilité émise, Marciigny ne tirerait pas quelques renseignements? Il entra, serra la main de l'ar-

marier. Celui-ci était seul. Il alla déboucher une bouteille de cognac et remplit deux verres. Marciigny était riche; Grandier avait l'espoir de lui vendre un fusil. Et tout de suite, du reste, et sans autre préambule, il alla chercher deux fusils qu'il venait de monter lui-même, avec des canons de Bernard; Grandier était un ouvrier extrêmement habile et les armes étaient sans défaut. —Admirez-moi ça, monsieur de Marciigny... Chacun des fusils avait deux paires de canons, la seconde paire rayée pour le tir à longue portée, à balle, et la chasse plus particulière du chamois. —Voilà ce qu'il faudrait vous acheter, monsieur de Marciigny... Avec une pareille arme et un coup d'œil comme celui que vous avez, vous ne manquerez pas un chamois à deux cents mètres, non pas seulement arrêté, mais même au saut d'une crevasse... Machinalement, plutôt pour faire plaisir à Grandier, Marciigny maniait les fusils, les épanilait. —Oui, dit-il, ce sont de bonnes armes... Et il ajouta: —Comme tout ce qui sort de chez vous. Grandier rayonna.

—On dit que cette année il y a pas mal de chamois dans la montagne du côté de Roseland et du mont Pourri... Bien que la saison soit à peine commencée, on en a déjà tué plusieurs... Ce sont les réserves royales du Grand-Paradis, au roi Humbert, qui nous envoient ce beau gibier. Et je vais vous donner un détail... que personne ne connaît, en dehors de moi et d'un vieux braconnier de mes amis... Ici, Grandier baissa la voix. Il regarda autour de lui, jeta un coup d'œil vers la porte afin de s'assurer que personne ne s'était arrêté à la devanture et ne pouvait entendre le grave secret qu'il allait dire. Après quoi: —Il paraît même qu'il y a des bouquetins qui ont quitté le massif du Grand-Paradis et qui ne repassent plus la frontière. Et avec un rire communicatif: —Voilà des départs italiens d'un nouveau genre auxquels il faudrait dire deux mots, monsieur de Marciigny, avant de quitter Alberville... Et même, vous vous trouvez en bonne compagnie, avec d'anciens camarades... qui rôdent par là... fit Marciigny surpris. —Oui, du 22e, comme vous. —Qui donc? —Goliath et Bastille. Marciigny se rappela la passion des deux amis pour les ex-

péditions de ce genre au poste des Chapeux. Il eut un sourire. —Oui, cela ne m'étonne pas... ils ne rêvent que chasses, lâ-haut... —Figurez-vous, il n'y avait pas deux heures qu'ils avaient quitté la caserne le jour du renvoi de la classe, qu'ils étaient chez moi l'un et l'autre, en train de me marchandant deux fusils... Malheureusement je n'en avais pas d'assez bon marché pour leur bourse... car, vous le savez, monsieur de Marciigny, je ne tiens pas de pacotille... Et ils allaient s'en retourner assez déçus quand je leur proposai, non pas une vente, mais une location... —Qu'ils acceptèrent! —Avec empressement... Deux vieux fusils à baguette, lourds, canons de chez Bernard, bonnes armes portant très bien la balle... calibre 16... à bande droite pour faire rehausser un peu le coup, ce qui est un avantage dans la montagne, quand on tire à longue distance... —Et ils prirent des munitions en conséquence... —Aux Chapeux, ils avaient une provision de poudre... Mais ce qu'il leur fallait c'était du plomb, des balles de calibre et des capsules. Quant aux vieux paysans... ils détestent le feu et préfèrent le papier... Marciigny, tout en répondant